

Livres

Numéro 788, janvier–février 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84253ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2017). Compte rendu de [Livres]. *Relations*, (788), 45–48.

Heureux les pauvres?

Préface de Françoise David

NICOLE CROTEAU

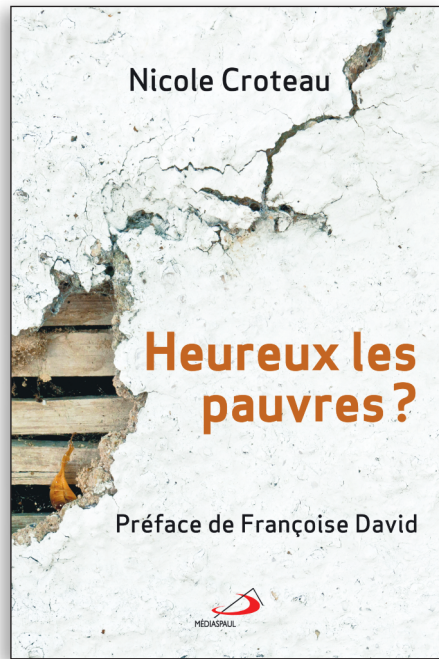
Montréal, Médiaspaul, 2016, 156 p.

La pauvreté n'a rien de romantique. Du moins, c'est ce que Nicole Croteau nous communique avec tant de conviction dans son livre *Heureux les pauvres?* Le point d'interrogation n'est pas anodin : ce livre est d'abord le récit d'une quête de sens, celle d'une femme intelligente et talentueuse qui s'est enlisée dans la pauvreté malgré elle. L'histoire qu'elle nous raconte parle moins de l'argent que de l'apprentissage, certes rude, fait à travers l'expérience de la privation.

Issue d'un milieu populaire, l'auteure a lutté afin de sortir de chez elle avant que ses rêves ne soient anéantis. Persévérant en dépit de ses blessures, au bout de 25 ans, elle est devenue massothérapeute. Survient la maladie : à la suite de trois hospitalisations et d'une longue convalescence, elle se trouve seule, épuisée et sans revenus. La maladie a vite frayé un chemin vers la pauvreté ; travailleuse autonome, elle n'avait pas de filet de sécurité. La chute fut rude.

L'auteure nous propose ainsi une déambulation dans l'univers de la pauvreté. Il ne s'agit pas d'une compilation de chiffres, mais plutôt d'un regard impressionniste posé sur cette plongée dans l'indigence. On voit ses vêtements défraîchis, on goûte à sa faim, on ressent le froid de l'hiver, on entend le vide de ses jours écoulés dans la solitude. Prisonnière du quotidien, ses activités sont encadrées par son budget, une réalité exprimée avec une telle force que toutes idées romancées sur la bohème sont aussitôt balayées : « La question n'est pas de savoir pourquoi, avec 623 dollars par mois, nous échouons à quitter l'aide sociale, mais plutôt avec quelle ingéniosité nous parvenons à gérer une situation aussi absurde qu'inadmissible » (p. 65).

D'avantage que le dénuement matériel, la pauvreté creuse chez elle une blessure existentielle. Quand on est préoccupé par des besoins primordiaux,



« ce ne sont plus alors nos convictions qui dictent nos choix, mais l'impératif de pourvoir à l'essentiel » (p. 31). Au cœur de ses périples intérieurs à travers la honte, l'isolement, la marginalité et la frustration, s'installe une sorte de frénésie, celle d'une pauvreté qui n'admet pas de paresse, car la survie prend toute la place. Sans loisirs, sans éléments de gratuité, la vie humaine est vite déshumanisée. Or, c'est cette rencontre avec son humanité blessée qui permet à l'auteure de se relever. N'étant plus capable de fuir ses blessures d'enfance, elle devait d'abord leur faire face avant d'aller plus loin : « ainsi, le dénuement dans lequel nous maintient la pauvreté abolissait la frontière qui me distançait d'une enfance dévastée » (p. 87). Sa lutte contre la pauvreté prend d'abord l'allure d'un processus de guérison, d'un passage plutôt que d'un blocage.

Si Nicole Croteau affirme l'importance de l'écoute, de l'empathie et de la recherche d'un accompagnement personnel, elle n'érige toutefois pas celles-ci en panacées. Même si elle a su vivre de remarquables « passages » et « recommencements », mots qui reviennent souvent dans le texte, la pauvreté la hante toujours ; touchant aujourd'hui sa pension de vieillesse, elle ne mène pas une vie aisée, même si son budget n'est pas aussi restreint qu'autrefois. La vie est précaire et l'indigence nous guette tous ; si cette femme intelligente et aux convic-

tions fortes peut sombrer dans la misère, personne n'en est complètement à l'abri. Ce livre, bien écrit, dresse un portrait déstabilisant et sans retenue de cette réalité. À travers ce témoignage, un cri d'alarme est lancé : comment une société comme la nôtre peut-elle accepter d'enfermer ses membres les plus démunis dans un désespoir sans répit ?

Matthew Nini

La transition énergétique en chantier

Les configurations institutionnelles et territoriales de l'énergie

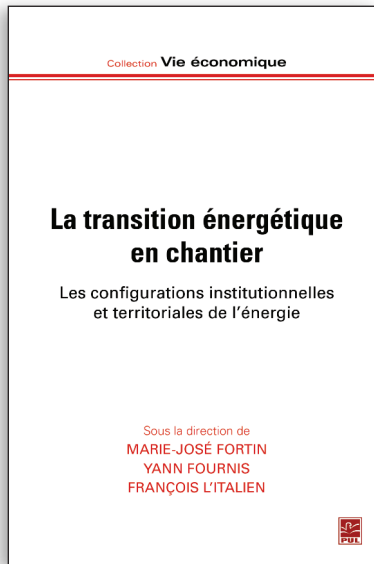
MARIE-JOSÉ FORTIN, YANN FOURNIS ET FRANÇOIS L'ITALIEN (DIR.)

Québec, PUL, 2016, 205 p.

Lurgence de la transition énergétique fait désormais partie des enjeux qui concernent l'avenir de l'humanité. Afin de comprendre les enjeux énergétiques et d'intervenir en la matière, les auteurs qui ont dirigé cet ouvrage collectif précisent qu'il faut situer la transition en tenant compte des interactions entre les logiques institutionnelles et territoriales assujetties aux intérêts du capital et de la grande industrie, mais aussi, des logiques d'action, également différentes, entre les industriels et les organisations citoyennes qui s'affrontent pour le contrôle de la transition énergétique. Tel est l'intérêt de ce livre qui nous éclaire sur le fait que la transition, si elle est nécessaire, ne conduit pas nécessairement à nous libérer du paradigme économique dominant.

Ainsi, René Audet met en relation le discours technocentriste, qui intervient à partir d'une démarche centralisée et verticale dite « top down », et le discours écocentriste et localiste, qui mobilise l'ensemble des acteurs locaux dans une démarche davantage horizontale faisant « monter » les revendications vers les centres de pouvoir. Entre ces deux discours existe une voie médiane, celle de la consultation publique et des transitions soutenables (*sustainability*) misant sur des technologies innovantes afin

d'échapper au système dominant. Olivier Labussière propose pour sa part une approche pluridimensionnelle intégrant l'appropriation et le partage des ressources, la technique et la création de nouvelles spatialités et temporalités. Autour de la transition énergétique, les enjeux politiques, éthiques et esthétiques, ainsi que les voies de développement peuvent prendre une orientation capitaliste ou coopérative dont le défi serait de renouveler la démocratie et les institutions. Éric Pineault note quant à lui



les insuffisances des approches prônées tant par l'économie écologiste (agir sur les défaillances du marché) que par les environnementalistes, plus stratégiques, pour sortir de l'extractivisme. Il faut alors tenir compte du fait que les conflits impli-

quent à la fois les acteurs environnementalistes et les communautés territoriales, les entités politiques et les gouvernements autochtones. La lutte doit permettre de tisser des alliances entre une pluralité d'acteurs tout en s'inscrivant dans un nouvel imaginaire qui serait en rupture avec le paradigme de la croissance capitaliste.

Aurélien Évrard compare pour sa part la France et l'Allemagne, en soulignant que si la transition énergétique s'opère suivant un modèle décentralisé, cela n'empêche pas que ce sont toujours les agents économiques dominants qui en profitent. Évariste Feurty s'intéresse aux mécanismes tarifaires et juridiques liés aux énergies renouvelables en France et au Québec, attribuant au gouvernement la responsabilité de la régulation de ces mécanismes. Yann Fournis et Marie-José Fortin abordent la question du développement éolien au Québec, encadré par Hydro-Québec, qui serait prisonnier du modèle capitaliste favorisant la grande entreprise tout en laissant ouverte la possibilité d'un soutien de l'État aux acteurs territoriaux pour une transition écologique. L'analyse de Marie-Claude Prémont complète le portrait en montrant que l'appropriation de cette énergie par les communautés locales – en Gaspésie par exemple – est peu significative. C'est surtout la grande industrie, bénéficiant d'une défiscalisation foncière, qui profite des retombées, sans que l'effet souhaité pour faire reculer les énergies fossiles ne se concrétise.

Guillaume Christen et Philippe Hamman traitent de l'actionnariat populaire (dont le modèle coopératif) et des modes de gouvernance qui permettent l'appropriation de projets éoliens, en Alsace rurale, par les citoyens. Finalement, Omer Chouinard, Julie Guillemot et André Leclerc se penchent sur la coopérative d'énergie renouvelable de Lamèque, au Nouveau-Brunswick, et sur le rôle qu'elle a joué concernant l'enjeu de l'acceptabilité sociale. En conclusion, Yann Fournis revient sur la question non résolue et toujours d'actualité des capacités inégales de participation et de mobilisation des acteurs concernés par la transition énergétique.

L'ouvrage nous met en garde contre une position trop volontariste en matière de transition énergétique, qui laisserait croire que celle-ci va inévitablement assurer la sortie de l'économie dominante. Rien de tel n'est garanti. Par ailleurs, la conscience et l'imaginaire des mobilisations citoyennes ouvrent la voie à une possible transition en rupture avec le capitalisme et à une refondation des institutions politiques et économiques ancrée dans le développement des communautés territoriales. Espérons que nos lieux de débats puissent accueillir une telle ouverture et un tel chantier pour l'avenir de l'humanité.

Raymond Beaudry

librairie
ZONE libre

262 Ste-Catherine Est  **Berri-UQAM**

Tél.: 514-844-0756 - www.zonelibre.ca

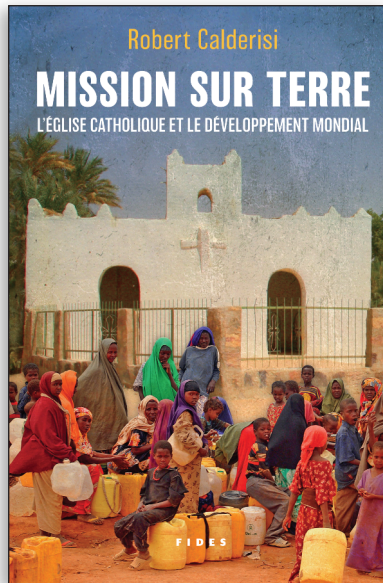
Mission sur Terre L'Église catholique et le développement mondial

ROBERT CALDERISI
Montréal, Fides, 2016, 318 p.

Robert Calderisi est un économiste qui a travaillé pour le gouvernement canadien, pour la Banque mondiale et pour l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE). Il a beaucoup voyagé et fait de la recherche partout dans le tiers-monde. Son précédent livre *L'Afrique peut-elle s'en sortir? Pourquoi l'aide publique ne marche pas* (Fides, 2006) a été apprécié internationalement. Issu d'une famille catholique, Calderisi avait le goût d'observer, dans les régions du Sud, les activités des groupes catholiques appuyant le développement économique et culturel des peuples. Impressionné par leur engagement auprès des populations locales, il a étudié leurs idées et leur histoire et interviewé leurs chefs de file afin de mieux saisir les défis liés à leurs activités. Intégrant des éléments d'histoire, de science politique et de théologie, l'auteur relate de manière captivante l'engagement social des catholiques dans des régions d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine.

Ainsi, au premier chapitre, nous prenons connaissance de l'engagement de deux figures emblématiques : Dom Helder Câmara, archevêque du Brésil et Denis Hurley, archevêque d'Afrique du Sud, deux militants pour la justice sociale combattus et trahis par leur propre Église. Ce chapitre montre bien les côtés à la fois lumineux et sombre de l'engagement social des catholiques.

À travers les récits des actions des évêques et des organisations catholiques en faveur de la justice sociale et contre la dictature, on constate ensuite l'évolution de l'enseignement social de l'Église en faveur des droits humains et de la démocratie, après la Deuxième Guerre mondiale. En même temps, l'auteur ne masque pas les actions de catholiques réactionnaires, y compris des évêques.



L'auteur traite aussi des multiples engagements sociaux des missionnaires et de leurs organisations en Afrique, en Asie et en Amérique latine. Il montre leur importante contribution, notamment en éducation. Il documente aussi l'évolution de la compréhension qu'a l'Église de sa mission dans le monde, qui va de l'aide caritative à l'engagement pour une plus grande justice, et de l'effort pour convertir à la recherche de coopération en faveur du bien commun.

Calderisi relate également en détail l'échec calamiteux de l'Église catholique pendant la dictature en Argentine (1976 à 1983) et pendant le conflit au Rwanda qui a conduit au génocide de 1994, sans oublier les témoins catholiques qui ont résisté à la violence, prêts à risquer leur propre vie.

Puisque Calderisi est canadien, je me demande toutefois pourquoi ses interviews n'ont pas inclus des représentants de Développement et Paix. La crise qui a récemment secoué cette organisation catholique aurait bien cadré dans la perspective de son livre. En effet, Développement et Paix a été accusée par un groupe catholique archi-conservateur d'appuyer un mouvement social au Mexique dont certains membres favorisaient le droit à l'avortement. Même si une enquête n'a rien trouvé de condamnable, les évêques canadiens ont resserré leur surveillance à l'égard de cette organisation laïque, auparavant fière de son autonomie, aujourd'hui victime de cléralisme.

Je suis content que ce livre ait été écrit. L'auteur ne s'adresse pas aux catholiques proches des activités mission-

naires et bien au fait de leurs succès et revers. Il s'adresse plutôt à un lectorat qui, s'intéressant au développement économique et aux luttes pour la justice dans les pays du Sud, ignore la contribution des organisations catholiques au bien-être matériel et culturel de ces populations. On sent l'admiration de l'auteur pour cet engagement, une admiration lucide qui ne l'empêche pas d'être critique quand il le faut des prises de position de l'Église institutionnelle.

Gregory Baum

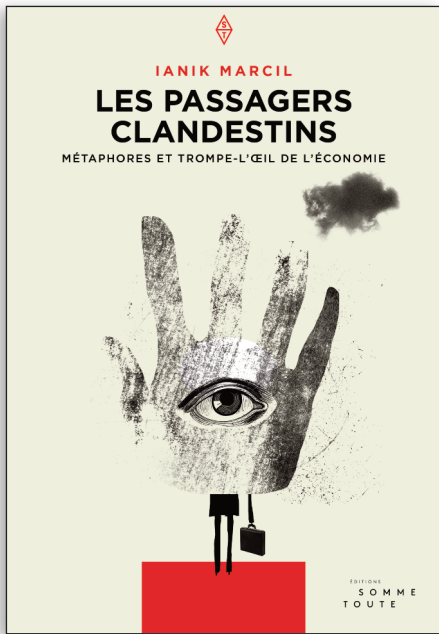
Les passagers clandestins Métaphores et trompe-l'œil de l'économie

IANIK MARCIL
Montréal, Somme toute, 2016, 194 p.

Se réapproprier la langue économique : voilà l'impératif que rappelle Ianik Marcil, économiste indépendant et intellectuel public, dans son dernier essai. Sur un ton clair et engagé, ce livre nous invite à réaliser que les discours politiques et médiatiques sont parasités par des « passagers clandestins » qui brouillent les échanges sur les enjeux économiques centraux de nos sociétés, comme « la main invisible » du marché, les comparaisons avec « le bon père de famille » ou des descriptions du marché lui attribuant des humeurs tantôt « dépressives », tantôt « optimistes ». Les passagers clandestins, c'est-à-dire des figures de style qui « tirent profit d'une apparence de vérité sans payer leur dû de réflexion », sont partout et Ianik Marcil en fait une étude approfondie.

L'idée du livre n'est pas, comme il l'explique, de plaider pour l'élimination de ces figures de style, mais bien d'être conscient de leur nature et, par conséquent, d'être plus prudent face aux messages qu'elles peuvent transmettre. Cette saine prudence nous permettrait de nous protéger du message implicite qu'elles véhiculent quant à « l'impossibilité d'y changer quoi que ce soit ».

L'ouvrage se donne ainsi comme objectif de parer le lecteur contre les ruses



du discours économique dominant déployées par les commentateurs et autres acteurs de la scène économique. Pour ce faire, il se divise en huit chapitres, chacun abordant une expression trompeuse. Ces chapitres ne se résument pas à une critique ciblée, mais bien à une démon-

stration approfondie de tous les « messages » que de telles expressions renferment et de la nécessité de les déconstruire. Le projet est semblable à celui du livre de John Quiggin, *Économie zombie: Pourquoi les mauvaises idées ont la vie dure?* (Saint-Simon, 2013) auquel il fait référence, mais au lieu de s'attaquer aux fondements inexacts de théories économiques, comme le fait Quiggin, Marcil s'attaque plutôt à la rhétorique. C'est ce qui en fait un complément utile à la littérature critique en économie, riche d'exemples nombreux et pertinents et de références tirées de l'histoire de la pensée économique.

Le livre s'ouvre ainsi sur une remise en perspective judicieuse, quoique peu originale, de l'image de « la main invisible » d'Adam Smith. Il en fait la critique tout en montrant son legs. Il scrute ensuite une source importante de confusion économique : la dictature des chiffres. Encore là, avec habileté et érudition, il montre comment le discours public sur l'économie est confus même lorsqu'il prétend s'appuyer sur les chiffres. L'exemple

central de ce chapitre est la notion de classe moyenne. Qu'est-ce que la classe moyenne ? Est-elle simplement le groupe d'individus dont les revenus se situent dans la moyenne nationale ? Auquel cas, elle existera toujours quoi qu'il arrive... Ou alors est-elle autre chose ? L'auteur ne présente pas une réponse unique aux questions qu'il soulève ; il se contente de questionner et de donner au lecteur de quoi réfléchir et comprendre.

Cet exemple est emblématique du reste du livre, qui passe ensuite à l'étude d'expressions comme « la juste part » et « le doux commerce ». Chacune d'elles, présentée par une plume habile, contribue à faire voir les actualités économiques d'un autre œil. L'auteur conclut son livre par une invitation à « se réapproprier le discours, affirmer un refus global de l'utilitarisme et de l'économisme ». Une formule forte, qui illustre bien l'orientation de l'ouvrage.

Gabriel Monette



UNE FORCE
POUR LA SOCIÉTÉ

AREQ
Association des retraitées
et retraités de l'éducation
et des autres services
publics du Québec CSQ
areq.lacsq.org